

Le Buisson ardent - Ex 3,1-17
Jn 14,1-11

Prédication : Ève Lurbe

Quel moment magnifique que celui où Dieu s'adresse à Moïse du milieu du Buisson ardent ! Je vous emmène directement au cœur de cette rencontre.

1 - "*Je suis qui je suis* !"

Dieu a une mission pour Moïse. Elle se passera en deux temps. Dieu est un esprit méthodique. Moïse devra d'abord se rendre chez le Pharaon pour solliciter la libération de son peuple, puis s'adresser aux Israélites eux-mêmes. Moïse réfléchit; il s'imagine en situation. ...Pas évident... Il se voit d'abord devant le Pharaon, lui qui n'est rien. Ce n'est pas réaliste ! "*Qui suis-je, pour aller vers le Pharaon et pour faire sortir d'Égypte les Israélites ?*" La réponse de Dieu se veut rassurante : "*Je suis avec toi.*" Soit...

Moïse poursuit sa réflexion, et se voit maintenant en train de s'adresser à ses congénères Israélites. « *J'irai donc vers les Israélites et je leur dirai : le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous.* " Bien... Sauf que, là encore, c'est beaucoup demander à un modeste gardien de troupeau. Il anticipe leurs réactions : "*Mais s'ils me demandent quel est son nom [au « Dieu de vos pères »], que leur répondrai-je ?* " (v.13). Dieu n'avait pas pensé à cette question : il vient de se présenter de façon claire et distincte comme "*le Dieu de vos pères*"; y avait-il autre chose à ajouter ?

Moïse soulève sans le vouloir un vrai sujet de contrariété pour Dieu. Qu'il lui faille se justifier de son identité, à lui, Yahvé, devant son propre peuple élu, c'est un peu fort ! Les Israélites n'ont sûrement pas perdu la mémoire ! Ils n'ont pas pu oublier l'Alliance que Dieu a conclue avec leurs pères ? Toutes les générations ont porté témoignage de l'élection par laquelle il les a distingués d'entre tous les peuples de la terre. Et au moment où le Dieu de leurs pères leur envoie l'homme providentiel, - Moïse, pour les libérer de leur servitude en Égypte, ils prétendraient ne pas comprendre d'où peut leur venir cette bonne fortune ? Y a-t-il loin à chercher pour trouver qui est ce Dieu qui leur veut du bien ? Il y aurait de l'insolence de leur part. Certes, mais Moïse a posé une question : - "*...Mais s'ils me demandent quel est son nom... Que leur répondrai-je ?*"...

C'est une vraie colle pour Dieu; il en est fort contrarié. Il faut imaginer qu'un ange passe. Silence pesant. [- "*Que leur répondras-tu ?*"] Hum... La réponse arrive : "*Je suis qui je suis* !"

Et c'est tout ? Réponse décevante...

À mon sens, on passe à côté du texte si on le lit sur un ton cérémonieux, déclamatoire, doctoral, empesé. Non, c'est une vraie scène de théâtre qui restitue avec une bonne dose d'humour juif un dialogue plein d'émotions et de vivacité. Ce n'est pas, sur un ton sentencieux et pontifiant : "*Je suis qui je suis* !", encore moins : « Je suis celui qui est !... », invention d'une certaine philosophie toute remplie d'un esprit de sérieux très éloignée de l'esprit biblique. Il faut plutôt entendre : "*Je suis...*" qui reste en suspens le temps pour Dieu d'improviser sa réponse assortie d'un fort point d'exclamation où l'on sent pointer une certaine impatience : *...qui je suis* !", la fin de la réponse tombe comme un (léger) coup de poing sur la table. La question de Moïse était inattendue, et encore une fois Dieu en a été contrarié. Il répond sous la forme d'une tautologie (ou redondance, consistant à redire la même chose en guise d'explication). Il faut reprendre toute la séquence pour en faire

ressortir la vivacité théâtrale : "*Que leur répondrai-je ?*" [- "*Que leur répondras-tu ?*"] - "*Je suis... qui je suis !*" Sous-entendu : Je n'ai rien à leur dire de plus. Et Dieu poursuit : "*C'est ainsi que tu répondras aux Israélites : "Je suis" m'a envoyé vers vous*" (v.14).

2 - Un nom pour Dieu

Ce n'est pas que Dieu refuse de donner son nom, mais il n'a pas de nom ! Dieu n'a pas de nom, pour une raison simple et évidente : c'est qu'il n'a pas de père ni de mère et qu'il n'y a eu personne pour lui attribuer une identité. Qui lui aurait donné un nom ? Un voisin plus âgé, ayant autorité sur lui ? Alors ce serait un autre dieu forcément d'une plus grande envergure que lui. Ou bien les hommes ? Autant dire qu'il serait leur invention, leur... créature... C'est inverser les rapports et en revenir aux mythologies polythéistes. Or, Dieu dit bien par la bouche de son prophète Ésaïe : "*Je suis le premier et je suis le dernier, en dehors de moi il n'y a point de Dieu.*"¹

Je vous entends dire que cela ne l'empêchait pas de se choisir lui-même un nom.

Cela ne l'empêchait pas ? Mais bien sûr que si. C'est exactement la même chose. Tout nom se rapporte à une réalité extérieure préexistante. On donne à un enfant un nom, ou l'on se forge un nom pour soi-même parce que ce nom nous évoque quelqu'un ou quelque chose d'autre. Toute personne vient dans un monde qui existait déjà avant elle. Encore une fois, cela ne peut pas être le cas du Dieu créateur.

Mais vous semblez tenir à l'idée qu'après avoir créé le monde, il aurait eu envie d'avoir un nom. Il aurait pu se faire appeler Chronos, comme le dieu grec, puisqu'il a créé le temps, ou bien Ouranos, comme le dieu grec encore puisqu'il a créé le ciel; ou bien Déméter, Cérès, Ishtar, etc., puisqu'il a créé toute la nature, et ainsi de suite.

Mais réfléchissons. À quelle fin se serait-il attribué à lui-même un nom ? Pourquoi avons-nous tous un nom ? Il n'y a pas d'homme sur terre qui n'ait pas de nom, jamais, nulle part. Même aux bêtes on donne un nom, les chiens, les chats, les chevaux, les vaches, les brebis, les bœufs (cf. le beau film islandais *Bœufs*). À quoi sert un nom ?

Un nom a pour but de vous identifier (cf. la carte justement dite « d'identité »). On a un nom pour se différencier de ses frères et sœurs pour commencer, et puis de tous ses congénères. Imaginez si tous les enfants de la même classe s'appelaient Célestin ou Marinette, on ne s'y retrouverait plus. Multipliez cela par toutes les classes de toutes les écoles de toutes les villes de tous les pays... je m'arrête. Nous autres humains, modestement, nous avons reçu un nom, parce que nous sommes chacun d'entre nous un exemplaire parmi les sept milliards et cent cinquante mille et quelques habitants de la terre, sans parler des défunts et de ceux qui naissent tous les jours, et il faut quand même tenter de nous individualiser. Tandis que Dieu lui, est unique, il n'a donc pas besoin de nom. C'est la déclaration fondamentale du Dieu d'Israël : "*Écoute, Israël ! L'Éternel notre Dieu, l'Éternel est un.*"²

Les autres dieux ont un nom... comme nous, parce qu'ils sont au moins aussi nombreux que l'annuaire du téléphone. Par exemple rien qu'en Égypte, il y avait plus de... sept cents divinités, parmi lesquelles plus de cinquante d'importance majeure.³ Les Madianites (le pays de Madian se

1

Es 44,6

2 Dt 6,4

3 Le culte du disque solaire (Aten) imposé par Aménophis IV renommé Akhéaton (ou Esprit vivant d'Aten), qui se voyait le fils unique du dieu solaire et son unique médiateur, ne dura que le temps de son règne (vers 1353-1337 av. J-C). Ce monisme politico-religieux a été abusivement comparé au monothéisme biblique; en réalité, avec cet essentialisme solaire et royal, ce dont il s'agit est une forme particulière de la religion de l'ancienne Égypte. Tels sont en substance les conclusions de l'égyptologue Youri Volokhine. v. <http://www.college-de-france.fr/site/thomas-romer/symposium-2015-05-05-16h15.htm>

situé au Nord-Ouest de l'Arabie) aussi avaient leurs divinités, et Jéthro, le beau-père et patron de Moïse, était un prêtre-sacrificateur madianite. Moïse sait bien que les dieux ont tous leur nom. Et c'est pour cela que Dieu est fâché. Il y a de quoi : il lui répugnerait d'être assimilé à tous les faux dieux, à toutes les idoles forgés par les hommes, c'était même la raison d'être de sa Révélation. Alors vous ne voudriez quand même pas qu'il se donne un nom, lui aussi; ce serait le ravalier au rang des divinités païennes.

~

Dieu n'a pas de nom, et bien tel sera son nom... un nom sans nom. "*Je suis*" tout court. "*C'est ainsi que tu répondras aux Israélites : "Je suis m'a envoyé vers vous..."*" (v.13-14). Finalement, Dieu a fait une trouvaille dont il n'est pas mécontent. "*Je suis...!*", ni plus, ni moins. Ils auront leur réponse ! Ils devront s'en contenter.

Le trait d'esprit, évidemment, se trouve exprimer une vérité profonde : là encore, la différence avec nous saute aux yeux, ou plutôt aux oreilles. Nous sommes tous Untel ou Unetelle, fils ou fille de Untel et Unetelle, né le, à tel endroit, etc. Nous autres mortels avons un état civil parce que sommes tous seulement quelque chose et seulement pour un temps. Rien ni personne n'est immortel, encore moins éternel, hormis Dieu. Quand Dieu dit à Moïse : "*Je suis*" tout court, cela revient au même que de dire qu'il est éternel. "*Je suis l'Alpha et l'Oméga, dit le Seigneur Dieu, celui qui est, qui était et qui vient, le Tout-Puissant*", comme il est dit dans l'Apocalypse de Jean.⁴

3 - "*Je suis*" (comme) un buisson ardent

Le buisson qui brûle sans se consumer est une illustration du bien-nommé Éternel, nos amis Juifs disent : "*Le Seigneur, Adonāi*". Le buisson ardent est une traduction visuelle de la formule "*Je suis*". Ce n'est pas un hasard si le buisson et "*Je suis*" apparaissent dans le même texte. Dieu se fait voir et entendre en même temps, - "voir" entre guillemets, car Dieu n'est pas un buisson, fût-il ardent; le buisson est une image, qui exprime une réalité invisible, entre autres la nature éternelle de Dieu.

C'est pour cela que je ne suis pas du tout convaincue par la traduction au futur que l'on entend parfois : "*Je serai qui je serai*". Le temps du verbe hébreu a une valeur de présent continu ou duratif, comme un présent qui se continue dans le futur. Par exemple si je dis : "*Je suis Française*", a priori je devrais l'être encore demain et après-demain. Le présent duratif de l'hébreu "*Je suis qui je suis*" équivaut à ce cas de notre présent français. En français nous avons deux temps : le présent et le futur, qui délimitent deux temporalités distinctes. Si vous dites : "*Je serai Français*", vous signifiez que vous ne l'êtes pas encore (sauf si vous ajoutez « je le suis et je le serais jusqu'à ma mort ! », ou autre propos). La règle est que l'on ne peut pas calquer les temps du français sur ceux de l'hébreu, (ou de toute autre langue). En français, le futur utilisé isolément suggère une nouveauté par rapport au présent, un contraste presque, une rupture, - « quand je serai grand... ». Or quand Dieu dit : "*Je suis qui je suis*", personne n'imagine qu'il serait différent demain, et tout le monde comprend que ce qu'il est, il l'est dans l'absolu. Donc, je pense vraiment qu'il faut s'en tenir au présent, qui dit tout sans introduire d'ambiguïté.

~

Avec le Buisson ardent nous avons donc un portrait de Dieu, et "*Je suis*" en est la formulation, la traduction langagière dont nous autres humains avons besoin pour comprendre les choses. Ainsi,

4 Ap 1,8. Hb 13,8. applique cette formule à Jésus-Christ : "...le même hier, aujourd'hui et pour l'éternité"

dès que Moïse eut aperçu ce curieux phénomène, il se mit à se parler à lui-même en cherchant à se l'expliquer. Il parle tout seul : "*Je vais faire un détour pour voir quel est ce spectacle extraordinaire, et pourquoi ce buisson ne brûle pas.*" (v.3). À ce moment-là, "*Dieu l'appela de l'intérieur du buisson et dit : "Moïse ! Moïse !" (v.4).* Dieu sait bien qu'il ne peut pas se contenter de se montrer dans un buisson ardent, parce que la vision en elle-même ne suffit pas, elle ne dit rien, c'est le cas de le dire; elle n'est pas auto-explicative. Il faut une "légende" comme on dit d'une image. C'est exactement cela : la formule "*Je suis*", référée à toute l'Histoire de l'alliance abrahamique, est la légende explicative de l'image. Cela montre au passage que, contrairement à ce que l'on entend souvent dire ("*Je me fais ma petite idée, je n'ai pas besoin d'avoir une religion, d'aller à l'église*", etc.), nos seules impressions ne peuvent rien nous apprendre sur Dieu et se prêtent à toutes les fantasmagories sans la transmission d'un contenu précis.

~

Sans que nous puissions toucher, ni même vraiment imaginer cet absolu qu'est Dieu, nous acceptons le principe transmis par l'Écriture que Dieu est un être absolu et que nous sommes des êtres relatifs. Dans ce récit, il y a un portrait de Dieu et il y a aussi notre portrait à nous. Où est-il ? - C'est Moïse. Il y a un grand "*Je suis*" et un petit "*je suis*" : le second est celui de Moïse, ou le nôtre, c'est pareil : "*Qui suis-je pour aller vers le Pharaon et pour faire sortir d'Égypte les Israélites ?*" (v.11). Un être relatif comme tout être humain ne se compare pas seulement à Dieu (Moïse a dépassé ce stade !), mais il se mesure (sans envie, mais par réalisme) aux autres êtres humains. Et Moïse a de quoi douter du succès de sa démarche. Il a raison de penser qu'il ne fait pas le poids devant le grand souverain d'Égypte, ni devant les Anciens des Israélites. Il n'est que le petit Moïse, c'est-à-dire bien peu de chose.

Dans le chapitre suivant, le 4, que je vous invite à lire, Moïse exprime tout son scepticisme sur le succès de sa mission; il révèle aussi qu'il a de la peine à s'exprimer : "*J'ai la bouche et la langue pesante.*"⁵ Il a peut-être un bégaiement. Vous imaginez son entretien avec le Pharaon et les Israélites... C'est le ridicule qui le dispute à l'insolence. Ils vont s'esclaffer, avant de le chasser comme un malpropre.

4

Mais le récit n'est pas seulement là pour montrer le contraste, l'abîme entre Dieu et l'homme, entre l'absolu et le relatif. Car l'éternité ne suffit pas à définir Dieu. Du milieu du buisson, Dieu s'était signalé à Moïse en ces termes : "*C'est moi le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob.*" (v.6). Là encore, il faut en saisir l'intonation : non pas grandiloquente et autoritaire, Dieu n'a pas besoin de hurler ! Il est tout seul avec Moïse, dans un désert sans bruit; il lui parle sur un ton rassurant à la limite du chuchotement : "*C'est moi...*" (petite proposition pour mise en scène), et il poursuit sur le même ton : "*J'ai bien vu la misère de mon peuple ... et j'ai entendu son cri ... car je connais ses douleurs; ... Je suis descendu pour le délivrer... et pour le faire monter dans un bon et vaste pays ...ruisselant de lait et de miel.*" Et il répète : "*Le cri des Israélites est venu jusqu'à moi, et j'ai vu l'oppression que leur font subir les Égyptiens.*" (v.7-10).

C'est évident : Dieu ne décline pas à Moïse sa grandeur incommensurable ! son intelligence incalculable ! son éternité inimaginable !... Dieu aurait pu, pensez donc, se présenter sous des titres autrement plus imposants que "*le Dieu de ton père*"...; par exemple : le Dieu de l'Éternité (El-Olam⁶), ou le Dieu Tout-Puissant (El-Schaddaï⁷), ou le Dieu des armées célestes (Yahvé-Sabaot), et

5 Ex 4,10

6 Gn 21,33

d'autres encore.

Au lieu de cela, il se présente seulement comme le Dieu proche, celui qui déjà avait fait du bien aux pères des Israélites. Il en appelle à la confiance de son peuple dans sa parole au nom de tout le bien qu'il lui a déjà fait. Il insiste, et soyons sensibles à la chaleur du propos, par contraste avec toutes les titulatures grandioses qu'il passe sous silence : *"Tu parleras ainsi aux Israélites : L'Éternel, le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob m'a envoyé vers vous... Voilà comment je veux être invoqué de génération en génération."* Et il recommande deux fois, trois fois à Moïse (l'intonation est chaleureuse, là encore) de bien transmettre ce message : *"Je vous ai vraiment visités ... j'ai vu ce qu'on vous fait en Égypte ..."* (v.16). Dieu exprime ici en un mot son amour, sa proximité de cœur pour cette toute petite chose relative et dérisoire qu'est un minuscule peuple, une poignée de pauvres hères qui suent sang et eau à ériger les bien nommés mausolées pharaoniques, qui au passage ne sont que des tombeaux, des ouvrages de mort, alors que lui est le buisson ardent qui ne se consume pas, qui ne meurt jamais, qui n'aura jamais besoin de mausolée ! Quelle ironie implicite dans ce contraste ! Qu'il soit puissant est un fait, mais pour convaincre les Israélites d'Égypte, il ne met pas en avant l'argument de sa force irrésistible, mais la mémoire de son amour déjà éprouvé par leurs pères. Et il leur promet du bien (intonation chaleureuse et lyrique !) : *"et je vous ferai monter ... dans un pays ruisselant de lait et de miel"* (v.17). Combien il serait éducatif pour les jeunes catéchumènes de s'approprier ce récit en jouant, avec les justes intonations, cette scène de théâtre si riche en nuances !

Conclusion

En conclusion, le feu du Buisson ardent nous dit que c'est un feu d'amour inextinguible qui brûle dans le cœur de Dieu. Dieu le redira par la bouche de son prophète Ézéchiël : *"Je t'aime d'un amour éternel."*⁸ Oui, Dieu a un cœur brûlant. Le Buisson nous montre le cœur ardent de Dieu. Il faut ne jamais avoir ouvert la Bible pour opposer comme cela se fait encore trop souvent même en milieu chrétien le Dieu prétendument vengeur et cruel de l'Ancien Testament au Dieu d'amour du Nouveau Testament ! En réalité, c'est bien le même Dieu de justice et de grâce qui se révèle d'un bout à l'autre de l'Écriture. Quand Dieu est venu habiter parmi nous, qu'il s'est fait homme, alors, il nous a montré, après son cœur, son visage, en Christ. Quiconque a lu Exode 3 l'y aura reconnu sans peine. *"Qui m'a vu a vu le Père"*.

7 Gn 17,1

8 Jr 31,3